

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Variétés

Journal de la société statistique de Paris, tome 22 (1881), p. 16-24

[<http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1881__22__16_0>](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1881__22__16_0)

© Société de statistique de Paris, 1881, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

VARIÉTÉS.

1. — *Les singularités du nombre DIX.*

Les anciens se sont préoccupés, et on en trouve le récit jusque dans Lucien, de la figure appelée la décade pythagoricienne (le triangle parfait des sages) et dont voici la représentation :

$$\begin{array}{cccc} & & 1 & \\ & 1 & & 1 \\ & 1 & 1 & 1 \\ 1 & 1 & 1 & 1 \end{array}$$

L'ensemble de ces unités correspond au nombre triangulaire 10. D'ailleurs Raphaël l'a figuré entre les mains d'un philosophe dans sa grande fresque de l'École d'Athènes.

De cette antique figure, par un résultat singulier d'arithmétique, un mathématicien chercheur, M. Léopold Hugo, qui nous a déjà fourni d'autres particularités sur ce nombre fondamental qui est la base de notre système métrique, tire trois nombres qui, on le verra, sont les trois grandes unités cosmographiques.

Écrivons 10, puis au-dessous, le nombre 10 accru chaque fois d'autant d'unités qu'il y en a dans les quatre tranches de la figure. Cette opération donne, en colonne verticale :

Si l'on partage cette colonne en deux groupes aussi équivalents que possible, le premier composé des trois plus petits nombres et le second des deux plus forts, on constate que la somme des carrés du premier groupe (100 + 121 + 144) égale 365. De même, la somme des carrés du second groupe (169 + 196) équivaut aussi à 365.

C'est le nombre des jours de l'année.

D'autre part, si l'on additionne les nombres extrêmes (10 + 14) ou les nombres moyens (11 + 13), on obtient dans les deux cas 24.

C'est le nombre des heures de la journée.

Enfin, si l'on additionne tous les chiffres de la colonne, on obtient 60 qui représente le nombre des minutes de l'heure.

Ces résultats nous ont paru assez curieux, pour être placés sous les yeux de nos lecteurs.

T. L.

2. — *Le café.*

La consommation du café a acquis depuis longtemps une si grande importance qu'on ne peut plus considérer ce produit comme un objet de luxe. La statistique de sa production et de sa consommation, que nous empruntons au *Journal de statistique* de Vienne (*Monatschrift*, sept. 1880), intéresse les économistes par les sommes considérables qui entrent dans ce commerce, et se rattache aux intérêts sociaux, en permettant de constater, par une mesure sensible, les progrès du bien-être et de l'aisance publics.

Le premier point à examiner, c'est de voir dans quelle proportion la récolte a varié depuis quelques années dans les principaux pays producteurs.

En voici le tableau pour les 5 dernières campagnes :

	1867-1868.	1870-1871.	1874-1875.	1876-1877.	1877-1878.
	quintaux.	quintaux.	quintaux.	quintaux.	quintaux.
Brésil.	1,946,619	1,612,852	2,250,000	2,400,000	2,800,000
Java et annexes.	700,000	706,000	1,000,000	1,050,000	950,000
Ceylan	511,727	500,000	50,000	508,000	300,000
Venezuela.	81,593	92,122	200,000	325,000	350,000
Haiti	250,000	275,000	300,000	310,000	300,000
Indes britanniques . . .	134,385	163,627	200,000	200,000	187,500
Costa-Rica.	90,000	131,439	135,000	140,000	150,000
Colombie	25,000	25,000	40,000	70,000	100,000
Guatemala.	42,500	45,000	100,000	100,000	100,000
Porto-Rico	103,670	96,322	100,000	150,000	100,000
	3,885,494	3,647,362	4,475,000	5,253,000	5,337,500

La Jamaïque, les Philippines, l'Arabie, les colonies australes de la France, le Nicaragua, le Soudan, l'Équateur, pourraient figurer à la suite de ce tableau, avec une production totale estimée de 5 à 6 millions de quintaux.

Tels sont les résultats obtenus par le statisticien allemand Kolb, mais il semble résulter d'une enquête faite en 1873 par le Dr Moreira de Rio-de-Janeiro, et complétée par notre collègue Neumann-Spallart, de Vienne, que la production totale du café pourrait être exprimée par les chiffres suivants :

Millions de quintaux.

En 1844.	2,550	En 1872-1873	4,250
En 1853.	2,850	En 1874-1875	5,050
En 1868.	4,550	En 1876-1877	5,300
En 1870-1871	3,750	En 1877-1878	5,150

Enfin, tout récemment, le président de la Banque de Java, M. N. P. Van den Berg, a publié sur la matière un travail très-bien fait, d'où il résulterait qu'en 1855 le chiffre de la production du monde entier se serait élevé à 3,301,500 quintaux métriques, et en 1865 à 4,219,500. Quant à la moyenne de la production pour les années 1876, 1877 et 1878, elle serait, d'après lui, de 4,908,400 quintaux.

Quoi qu'il en soit, les quantités indiquées par les divers auteurs sont à peu près semblables, et acquièrent ainsi un grand degré de probabilité.

On peut affirmer que, dans l'espace de 40 ans, le commerce du café a plus que doublé. L'augmentation réalisée de 1855 à 1878 peut être évaluée à 47 $\frac{1}{2}$ p. 100 ; elle n'a pas été moins de 27 p. 100 dans les 13 dernières années.

Ce commerce a résisté à la crise économique qui pèse sur le monde depuis 1873, et quoique le prix de cette denrée ait plus que doublé de 1870 à 1873, la consommation, qui tendait à se restreindre jusqu'à 1873, a repris sa marche ascendante, et les résultats commerciaux des années 1877 et 1878 semblent indiquer encore de nouveaux progrès.

Voici les chiffres du commerce d'exportation recueillis par M. Neumann :

Exportation du café (années 1877-1878).

Brésil.	2,140,000 quintaux.
Java, etc.	950,000 —
Ceylan.	497,250 —
Venezuela	341,580 —
Haiti	293,865 —
Indes anglaises	151,045 —
Costa-Rica.	134,480 —
Colombie	125,000 —
Guatemala	96,600 —
Porto-Rico.	62,850 —
Autres pays	206,330 —
	4,999,000

Ce chiffre d'exportation diffère assez peu, comme on le voit, de l'estimation même des récoltes des pays producteurs ; c'en est pour ainsi dire la confirmation.

L'Europe, à elle seule, absorbe les 60 p. 100 de cette production ; le reste se répartit entre l'Amérique et le reste du monde.

Les principaux marchés de l'Europe pour le café sont, par ordre d'importance, Londres, Hambourg, le Havre, Anvers, les ports de la Hollande et de Trieste.

Quant aux arrivages en Europe, le tableau suivant en indique l'importance pour les 10 dernières années :

	quintaux.		quintaux.
1870.	2,492,248	1875.	3,250,000
1871.	2,727,960	1876.	2,750,000
1872.	2,195,560	1877.	3,050,000
1873.	2,850,000	1878.	2,950,000
1874.	3,000,000	1879.	3,100,000

Faute d'indications sur la répartition de ces arrivages entre les divers pays, nous

avons cherché dans le tableau des douanes les importations de café en France : elles se sont élevées, au commerce spécial, à 568,258 quintaux, ce qui correspond à une consommation de 1 kil. $\frac{1}{3}$ par habitant. T. L.

3. — *Le thé.*

Le thé comprend à lui seul environ la moitié de l'exportation de Chine.

Pendant ces dernières années, la Chine a expédié moyennement 1,557,000 piculs de thé vert et noir, représentant une valeur moyenne de 255,037,000 fr.

On sait que le thé est la seule boisson de presque toute la population de la Chine; aussi sa culture est étendue d'un bout à l'autre de l'empire, sauf dans les province de Shansi et du Chehli; celles qui sont, au contraire, les plus productives et qui nous intéressent le plus au point de vue de l'exportation sont : le Fokien, le Kiangsou, le Chekiang et le Szetchuen. Avant d'entrer dans plus de détails sur la répartition de ce commerce, il peut ne pas être inutile de donner ici quelques renseignements sur les récoltes du thé. On en compte généralement quatre : la première se fait en avril, la seconde en mai, la troisième à la mi-juillet et la quatrième à la fin d'août.

La première récolte, la plus estimée, est faite au moment où les bourgeons commencent à peine à s'entr'ouvrir ; les feuilles, plus tendres, plus délicates, sont des plus recherchées. Pour la récolte de mai, on attend une plus grande croissance des feuilles, et les deux dernières récoltes ne sont faites qu'une fois que les feuilles ont atteint leur complet développement.

Les feuilles ainsi récoltées sont préparées sous quatre formes différentes, qui produisent le thé noir, le thé vert, le thé en poussière et le thé en briques.

Pour préparer le thé noir, on dispose d'abord les feuilles sur des claies, où elles séchent exposées à l'action du soleil; elles sont ensuite roulées à la main jusqu'à prendre une teinte rougeâtre, puis replacées dans des bassins en tôle, chauffées également, où elles perdent peu à peu toute humidité. La feuille, après ces diverses manipulations, renferme encore une sorte d'huile âcre qui n'est expulsée complètement qu'après de nouvelles triturations analogues aux premières.

Le thé vert s'obtient en poussant moins loin les préparations, de manière à conserver à la feuille cette sorte d'huile qui donne au thé des propriétés excitantes, dont sont particulièrement friands les Américains; en outre, on mêle au feuilles des essences parfumées qui les colorent. Le thé en briques, fabriqué d'après les procédés européens, s'obtient en comprimant avec des presses à vapeur les feuilles de thé, tandis que la poussière se recueille après les diverses manipulations.

Les espèces de thé noir les plus répandues sont le péko, ou thé à pointes blanches, le péko orange, le souchong, qui a la plus petite feuille, et le congou. Quant au thé vert, les espèces les plus connues sont le hyson et l'oolong. La quantité de thé noir ou vert exportée depuis une dizaine d'années n'a guère varié : la demande d'une part, la production de l'autre, étant à peu près restées les mêmes. Voici ces quantités pour les dernières années :

1869	1,446,669 piculs.
1871	1,594,101 —
1873	1,509,645 —
1875	1,648,893 —
1877	1,749,960 —

Nous allons voir quelle est la part destinée à chaque nation dans cette énorme exportation.

On sait combien l'usage du thé est répandu en Angleterre dans toutes les classes de la société.

Aussi est-ce la Grande-Bretagne qui absorbe la plus grande part des 200 millions de livres exportées de Chine.

Si nous considérons le commerce du thé sous toutes ses formes, feuille, poussière, briques, la Grande-Bretagne importe 61.1 p. 100 de la totalité exportée ; les États-Unis, 14.1 p. 100 ; Hong-Kong et l'Australie, 12.1 p. 100 ; la Russie, 7.8 p. 100 ; le reste de l'Europe, 4.8 p. 100.

Quoique bien inférieure à celle de l'Angleterre, la part qui revient aux États-Unis est encore considérable, d'autant qu'il faudrait certainement y ajouter une portion de l'exportation à Hong-Kong, portion que le manque de statistique dans ce port franc ne permet pas d'apprécier.

Les États-Unis sont les grands consommateurs de thé vert ; presque tout le thé oolong qui provient des rives du Yang-tze ou de Formose leur est destiné. Vient ensuite l'empire russe, qui a le monopole du thé en briques.

C'est lui qui absorbe tout ce qu'on en fabrique en Chine.

(*Journal officiel*, 18 nov. 1880.)

4. — *L'opium.*

C'est à l'Angleterre, par l'intermédiaire de son empire colonial des Indes, que revient le monopole de l'importation de l'opium en Chine. Introduite dans l'empire du Milieu par deux Anglais, Wheeler et Watson, la funeste denrée se répandit à l'ombre du pavillon britannique ; bientôt la guerre de 1840, qui en conserve le nom, *guerre d'opium*, l'imposa au gouvernement de Pékin, et depuis, l'opium a pris rapidement le premier rang, quant à la valeur, parmi les articles de commerce.

L'opium qui se consomme en Chine provient de deux grandes sources distinctes. D'une part, l'opium indien, et de l'autre, l'opium indigène ; il convient encore de citer l'opium persan, qui ne figure que pour une faible quantité dans le commerce.

L'opium indien comprend trois espèces différentes connues sous les noms de malwa, patna et bénarès ; ces deux dernières espèces, dénommées par le nom des provinces où on les cultive, sont communément comprises dans l'appellation plus générale d'opium du Bengale, tandis que le malwa, qui provient de territoires en dehors des frontières de l'Inde anglaise, conserve son nom.

Le gouvernement de l'Inde a, pour ainsi dire, entrepris lui-même la culture du pavot ; il s'est fait le bailleur de fonds de tous les fermiers qui s'y adonnent et exige, en retour des avances d'argent qu'il leur fait, que tout l'opium récolté lui soit vendu à un taux fixe ; ensuite, l'opium est préparé, mis en boules et soigneusement emballé dans des caisses qui contiennent chacune quarante de ces boules. Une caisse ainsi terminée revient à environ 400 roupies, soit 1,000 fr., au Gouvernement, qui la met aux enchères à ce prix ; mais grande est la concurrence, et le prix d'adjudication est généralement de 1,300 roupies, soit 3,250 fr., ce qui laisse entre les mains du gouvernement de l'Inde un bénéfice de 2,250 fr. par caisse

d'opium du Bengale. Pour le malwa, le Gouvernement se borne à frapper chaque caisse d'une taxe de 600 roupies, soit 1,500 fr.

Si nous prenons une année moyenne, nous trouvons que les Indes ont exporté 45,000 caisses d'opium du Bengale et 43,000 caisses de malwa, ce qui donne pour le Gouvernement un bénéfice total de 165,750,000 fr. On voit quelle splendide source de revenus l'Inde a trouvée dans la culture du pavot, en même temps que les commerçants anglais s'enrichissent en Chine, dans la vente d'une denrée aussi recherchée. Mais l'opium indien a rencontré un rival redoutable, et dont se préoccupe vivement le commerce anglais, dans l'opium indigène.

La culture du pavot se répand de plus en plus en Chine, et si l'on ne peut encore estimer qu'approximativement l'étendue de terrain qu'elle occupe, il est permis cependant de dire qu'elle est très-considérable. Ainsi, dans cet immense empire, une seule province, le Kwangsi, ne possède que peu ou point de champs de pavots. D'autres, le Yunnan, par exemple, sont à tel point adonnés à cette culture, qu'on y a estimé la superficie des champs de pavots aux deux tiers de la superficie totale de la terre cultivable. Dans les provinces du Nord, le Shantung surtout, le pavot se répand de plus en plus, et cette culture prospère d'une façon surprenante. En somme, le climat de la Chine y est favorable sous toutes ses latitudes; aussi, au sortir même des épreuves de la terrible famine de 1876, alors que la production de riz et de blé était encore plus qu'insuffisante, celle de l'opium s'est accrue dans toutes les provinces du Nord, d'autant que nombre d'infortunés ne pouvant, même à prix d'or, acheter une nourriture suffisante, cherchèrent à tromper les angoisses de la faim en fumant plus encore que de coutume leur poison favori. Aujourd'hui, l'opium indigène ne se fume guère que mélangé avec de l'opium indien, dont il n'a ni la force, ni le parfum; mais il est bien meilleur marché, et tous les jours son débit augmente.

La tendance à se procurer de l'opium à bon marché ressort d'ailleurs avec évidence des chiffres que nous trouvons dans les rapports commerciaux des douanes chinoises. Pendant les dernières années, le bénarès et les autres sortes d'opium, persan, etc., ont eu un accroissement d'importation au détriment du malwa et du patna; ce mouvement continuera-t-il, et la Chine, se fournissant à elle-même un opium suffisant à sa consommation, ne demandera-t-elle plus aux Indes qu'un opium de luxe? C'est une question de bien grande importance qu'il n'appartient qu'à l'avenir de résoudre, mais qui, néanmoins, doit être envisagée dès aujourd'hui. « Et ne vaudrait-il pas mieux », comme le disait assez ingénument un négociant anglais, « du moment que l'opium se fume en Chine, mal aujourd'hui inévitable, hélas! ne vaudrait-il pas mieux le faire venir du dehors et restituer à une meilleure culture les terres consacrées aux plants de pavots? »

Assurément, et le gouvernement chinois a essayé plusieurs fois de restreindre tout au moins cette culture que d'ailleurs les lois défendent.

Mais, d'une part, les gouverneurs de provinces et de villes mettent peu de zèle à faire exécuter une loi qui les prive des ressources considérables de l'impôt sur le transit et la vente de l'opium, et d'autre part, les autorités plus consciencieuses, qui, se résolvant à apporter un remède à ce terrible mal, promulguent édits sur édits, proclamations sur proclamations, rencontrent chez le paysan une opposition tenace et invincible, opposition excitée par l'appât du gain et aussi par un certain sentiment de justice, quand elle est exprimée comme le faisait un paysan du Fokien qui,

requis par le préfet de la ville de détruire ses champs de pavots, répondait : « Le jour où le Gouvernement cessera de se créer un revenu par des droits sur l'entrée et la circulation de l'opium étranger, je cesserai de cultiver le pavot. » En outre, la quantité d'opium exportée des Indes ne peut suffire à la consommation de la Chine.

Nous avons vu que l'Inde y envoyait, année moyenne, 45,000 caisses d'opium du Bengale et 43,000 de malwa, ce qui, à raison de 160 livres anglaises la caisse de patna et Bénarès et de 135 livres celle de malwa, donne un poids total de 13,005,000 livres. Entre l'opium préparé, prêt à être fumé, et l'opium brut, il y a une différence au poids d'environ 38 p. 100 : les 13 millions de livres d'opium fournissent donc 62 p. 100 d'opium à fumer, soit, 8,060,000 livres.

Or, on estime à environ 1/120 livre (angl.) (3 gr. 78) la quantité d'opium consommée journellement par un fumeur modéré, soit 3 livres par an ; l'opium de l'Inde ne peut donc suffire qu'à 2,687,000 fumeurs, c'est-à-dire à peine à 1 p. 100 de la population de l'empire du Milieu. Pendant longtemps l'usage de l'opium ne s'était pas étendu jusqu'aux provinces centrales de l'empire ; les droits de transit dont il était frappé sur son passage d'une province et souvent d'un district à l'autre étaient tels, que fumer l'opium était un luxe inabordable pour la plus grande partie de la population qui, d'ailleurs, fait une consommation énorme de tabac.

Cependant, sous la funeste influence de l'exemple donné par les mandarins ou les riches habitants, le désir de se livrer à cette abrutissante passion croît tous les jours dans le peuple. Depuis longtemps les voyageurs rapportaient que dans le Yunnan le pavot produit à merveille ; quelques essais se font dans le Sze-tchuen, le Honan, le Shanthung ; bientôt les récoltes sont magnifiques, la sève du pavot est livrée au commerce, on fait de l'huile avec les tiges, ou, les arrachant de suite, on les remplace par du riz qui donne encore une bonne récolte. Les fermiers qui les premiers ont tenté cette culture réalisent des gains inespérés ; leur exemple est suivi, et à mesure que la production de l'opium indigène s'accroît, sa consommation dans les provinces centrales augmente. Mais les pays voisins des ports des traités ne peuvent renoncer à l'opium étranger bien supérieur comme goût et comme parfum ; aussi voyons-nous l'importation de l'opium suivre, depuis plus de dix ans, une marche constamment ascendante.

1864	52,083 piculs.
1866	64,516 —
1868	53,915 —
1870	58,817 —
1872	61,193 —
1874	67,468 —
1876	68,042 —
1878	71,492 —

Et cependant, la différence du prix est énorme ; on peut évaluer à environ 3,800 fr. le prix moyen d'un picul d'opium étranger, tandis que le picul d'opium indigène ne revient guère qu'à 1,800 fr. ou 2,000 fr. Le tableau précédent nous montre qu'en 1878, 71,492 piculs d'opium ont été enregistrés aux douanes, alors que l'Inde en a destiné à la Chine 10,005,000 livres, soit 97,536 piculs ; il y a donc 25,000 piculs à peu près qui suivent une autre destination ou pénètrent en contrebande. C'est le port de Hong-Kong qui est l'entrepôt de cet immense com-

merce, et l'on y retrouve à l'entrée la presque totalité de l'opium venu de l'Inde, les quantités vendues à Singapore et Penang étant insignifiantes.

De tout cet approvisionnement, Hong-Kong expédie directement, à destination des Chinois émigrés, pour une valeur de 25 millions de francs ; tout le reste (si l'on en distrairait la consommation très-minime faite à Hong-Kong même et en Cochinchine) entre en Chine ; 70,000 piculs qu'il faut moyennement compter comme entrant en contrebande et causant ainsi aux recettes des douanes, à raison de 30 taëls, soit 226 fr. 50 c. le picul, un préjudice annuel de près de 6 millions. Cette contrebande si considérable sur l'opium s'exerce surtout dans le Kwantung. La manière dont se fait le plus souvent ce commerce frauduleux est bien caractéristique et conforme aux habitudes des Chinois, qui se contentent patiemment de réaliser chaque jour un petit bénéfice, amoncelant un à un les grains de sable qui doivent former la montagne. Par sa nature même, doué d'une grande valeur sous un petit volume, l'opium est une denrée qui se prête merveilleusement à la fraude.

On a multiplié les curieux exemples relatifs à la contrebande si active qui se fait entre Hong-Kong et Canton à bord même des navires de la compagnie à vapeur, à l'insu de tous, en dépit d'une surveillance des plus vigilantes. C'est, un jour, un coolie qui fera quotidiennement le voyage, emportant de l'opium caché entre les tresses de sa queue, dans la semelle épaisse de ses souliers ; un autre jour, en visitant les vapeurs qui font le service, on a trouvé mille cachettes habilement pratiquées : des pièces de machine, supports de balanciers, etc., creusés et remplis d'opium ; les ponts découpés avec une adresse sans pareille, des seaux d'escarbilles munis de double fond, des pendules dont le mécanisme était enlevé et remplacé par la précieuse denrée.

D'autres fois, à certains endroits de la rivière, on jette à l'eau un ballot ; c'est de l'opium enveloppé d'une toile imperméable, entouré de liège, qui flotte jusqu'à ce qu'une embarcation, prévenue par un signal, se détache du rivage pour le recueillir, ou bien encore le ballot est attaché à Hong-Kong même à des sortes de traînants, soigneusement dissimulés, qu'on coupe à mesure que le steamer passe le long d'une jonque qui semble l'attendre. C'est par ces moyens et bien d'autres encore, que petit à petit s'importe presque partout l'opium de Canton. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le chiffre de 500 à 600 piculs qu'enregistre moyennement la douane de Canton, au chiffre probable de la consommation, 2,000 piculs. D'ailleurs, les douaniers chinois sont souvent de connivence avec les contrebandiers, estimant que tromper la douane, dirigée par des Européens, est faire œuvre pie ; ils offrent aux contrebandiers de les laisser passer moyennant un tarif inférieur de la moitié ou des deux tiers, que ceux-ci s'empressent d'accepter, préférant se borner à un bénéfice moindre, mais certain et affranchi de tous risques.

De toutes les causes qui ont le plus poussé au développement de la contrebande, le taux excessif des taxes intérieures, des *likins*, prélevées dans certaines provinces, est la plus importante ; c'est également, en grande partie, d'après les différentes valeurs du *likin* que le commerce de l'opium s'est réparti entre les ports ouverts d'une façon toute particulière.

	1876. piculs.	1877. piculs.	1878. piculs.
Shanghai	11,884	12,734	14,735
Swatow	11,679	11,622	9,596
Chinkiang	10,649	10,799	10,957
Ningpo	8,803	7,991	7,252
Amoy	3,153	4,045	3,586
Tien-tsin	3,606	4,026	4,007
Takow	2,659	3,168	2,853
Foockow	4,017	3,165	4,025
Hankow	2,189	2,477	2,142.
Chefoo	2,228	2,152	3,427
Kiukiang	2,043	1,852	1,653
Tamsui	1,859	1,669	1,848
Wuhu	»	1,161	2,381
Newchwang	2,303	1,098	1,223
Kiungchow	520	725	1,021
Canton	450	324	771
Wenchow	»	38	14
Pakhoï	»	6	»
Ichang	»	»	1
	<u>68,042</u>	<u>69,052</u>	<u>71,492</u>

Ainsi Shanghai, Chinkiang, Swatow et Ningpo sont les quatre premiers ports pour l'importation de l'opium. Triste privilège qui leur est dû pour des raisons bien diverses. — Shanghai et Chinkiang approvisionnent, naturellement, le bassin du Yang-tze et, secondés par Wuhu et Kiukiang, toutes les provinces centrales jusqu'à Hankow. Dans ce dernier port, l'importation de l'opium diminue depuis qu'il s'en trouve dans la province même du Sze-tchuen, où la culture du pavot s'étend de plus en plus.

Wuhu, à peine ouvert, tend à détrôner Kiukiang, tandis que Chinkiang alimente toujours les marchés des contrées avoisinant le grand canal. Mais ce qui, à première vue, paraît moins explicable, c'est l'importance de Swatow et de Ningpo. Elle est due, pour les deux ports, à peu près aux mêmes causes. D'une part, les *likins* prélevés dans le Chekiang et dans l'est du Kwangtung sont plus élevés, et, d'autre part, dans ces deux régions, les voies de communication sont faciles et sûres. Aussi le Fokien s'approvisionne-t-il d'opium au sud par Swatow, au nord par le Chekiang et Ningpo, alors qu'un *likin* excessif tend à détourner de plus en plus de Foochow les chargements d'opium.

Le port de Newchwang présente une diminution notable dans son importation, qu'il faut attribuer à l'extension de la culture du pavot en Mandchourie ; au contraire, Kiungchow achète chaque année plus d'opium, et l'augmentation réelle de cette importation est certainement plus considérable que ne l'indiquent les chiffres précédents ; mais, outre qu'il est situé dans l'île d'Hainan, le repaire des plus hardis pirates et contrebandiers de la côte de Chine, Kiungchow a toujours manifesté une grande répugnance à se servir du pavillon étranger pour le transport de ces marchandises. De même, à Pakhoï, où le commerce d'opium, très-important, assure-t-on, est confié en entier aux jonques et aux négociants chinois.